

Vol. 5, N°19, pp. 427– 444, Septembre 2026
Copy©right 2024 / licensed under CC BY 4.0
Author(s) retain the copyright of this article
ISSN : 1987-1465
DOI : <https://www.doi.org/10.62197/YRZJ8218>
Indexation : Copernicus, CrossRef, Mir@bel, Sudoc,
ASCI, Zenodo
Email : RevueKurukanFuga2021@gmail.com
Site : <https://revue-kurukanfuga.net>

*La Revue Africaine des
Lettres, des Sciences
Humaines et Sociales*
KURUKAN FUGA

MÉMOIRE DES FIGURES FÉMININES DE LA RÉSISTANCE ANTICOLONIALE DANS *ALINE ET LES HOMMES DE GUERRE* DE KARINE SILLA

Mamadou KONATE-Université Alassane Ouattara (Bouaké, Côte d'Ivoire)

mkmohamedkonate@gmail.com

Résumé : Reine prêtresse diola et figure de la résistance casamançaise à la colonisation française, Aline Sitoë Diatta (v. 1920-1944) prit la direction d'un vaste mouvement de désobéissance civile avant d'être arrêtée en 1943, déportée et morte à Tombouctou à vingt-quatre ans. Son corps ne fut jamais rapatrié et sa mémoire demeura longtemps effacée du récit national sénégalais, comme celle de la plupart des résistantes africaines, reléguées dans l'ombre des héros guerriers. Adossé à la théorie postcoloniale de la subalternité et à la narratologie, cet article montre comment *Aline et les hommes de guerre* (2020), de Karine Silla, arrache à l'oubli une résistante triplement subalterne, en tant que colonisée, femme et dominée au sein de sa propre société. L'analyse établit que le roman construit les conditions d'une écoute là où l'histoire coloniale et un récit national viril avaient confisqué la parole de la subalterne. La voix de la narratrice, descendante de l'héroïne, fait de l'écriture une dette de filiation et comble par la fiction les silences de l'archive, tandis que la superposition des figures de la reine, de la prêtresse et de la martyre redéfinit l'héroïsme hors du modèle guerrier. Le corps supplicié devient dès lors un lieu de mémoire où la faiblesse se transforme en puissance. Le roman apparaît ainsi comme un geste politique de réappropriation mémorielle, qui fait de la littérature l'ultime demeure des oubliées de l'histoire.

Mots-clés : Aline Sitoë Diatta, mémoire, narratologie, résistance anticoloniale, subalternité.

Abstract: A Diola priestess-queen and a figure of Casamance resistance to French colonisation, Aline Sitoë Diatta (c. 1920-1944) led a vast movement of civil disobedience before being arrested in 1943, deported, and dying in Timbuktu at the age of twenty-four. Her body was never repatriated and her memory long remained erased from the Senegalese national narrative, as was the case for most African women resisters, relegated to the shadow of warrior heroes. Drawing on the postcolonial theory of subalternity and on narratology, this article shows how Karine Silla's *Aline et les hommes de guerre* (2020) rescues from oblivion a triply subaltern resister — as a colonised subject, as a woman, and as a woman dominated within her own society. The analysis establishes that the novel constructs the conditions of a hearing where colonial history and a virile national narrative had confiscated the subaltern's voice. The voice of the narrator, a descendant of the heroine, makes writing a debt of filiation and fills the silences of the archive through fiction, while the superimposition of the figures of queen, priestess and martyr redefines heroism beyond the warrior model. The tortured body thereby becomes a site of memory in which weakness is transformed into power. The novel thus appears as a political

Mamadou

gesture of memorial reappropriation, one that makes literature the final dwelling place of those whom history has forgotten.

Keywords: Aline Sitoë Diatta, anticolonial resistance, memory, narratology, subalternity.

Introduction

L'histoire de la résistance anticoloniale africaine s'est longtemps écrite au masculin, au regard des manuels, des monuments et des récits nationaux qui n'ont retenu que les noms des rois guerriers et des chefs de guerre, laissant ainsi dans l'ombre les femmes qui, pourtant, prirent part aux insurrections et, dans plusieurs cas documentés, les conduisirent (C. Roche, 1976 ; R. Baum, 2016). Parmi ces figures effacées, Aline Sitoë Diatta occupe une place singulière. Reine prêtresse diola de Casamance, meneuse d'une révolte contre l'administration coloniale française durant la Seconde Guerre mondiale, déportée et morte à vingt-quatre ans dans une prison du désert, elle fut, des décennies durant, une héroïne sans mémoire.

La question a déjà fait l'objet de travaux dont l'historiographie de la résistance casamançaise qui en a établi les faits. Ainsi, Robert Baum (2016) a reconstitué la tradition prophétique diola dont Aline Sitoë Diatta est issue. Pape Bertrand et Mor Ndao (2025) ont, quant à eux, exhumé ses chants liturgiques. De même, les travaux consacrés à sa mémoire, dont ceux de Wilmetta Toliver-Diallo (2005), Aoua Bocar Ly-Tall (2017) et Aline Rolis (2017), ont porté sur la fabrique de l'héroïne nationale. Ces études ont respectivement analysé sa construction étatique, la réinscription de la résistante dans une généalogie de figures africaines occultées et son inscription dans la tradition de la non-violence. Aucun de ces travaux n'a toutefois porté sur le versant littéraire de cette réhabilitation, et les fictions consacrées à Aline n'ont pas encore été interrogées comme opérateurs de patrimonialisation mémorielle. C'est dans ce vide que Karine Silla, romancière franco-sénégalaise, la tire de l'oubli avec *Aline et les hommes de guerre* (2020), qui a explicitement pour tâche de la sauver de l'effacement, de lui rendre une parole et une place dans la mémoire collective. Aline, en effet, semble avoir été triplement effacée. D'abord, en tant que colonisée dont la révolte aurait pu gêner le récit de la « pacification » ; ensuite, en tant que femme dont l'héroïsme s'accorderait mal avec un imaginaire de la résistance fondé sur la virilité guerrière ; enfin, en tant que femme soumise dans une société où la distribution des rôles réservait aux hommes la parole publique. À cet effet, comment la littérature peut-elle arracher à l'oubli une résistante triplement subalterne et lui restituer la parole que l'histoire lui a confisquée ?

À partir du postcolonialisme et de la narratologie, il s'agira d'analyser comment le roman convertit une figure historique effacée en une mémoire disponible et partageable. L'étude entend alors établir le mécanisme genré de l'effacement dont Aline Sitoë Diatta a fait l'objet, afin de décrire les procédés par lesquels la fiction comble les silences de l'archive et redéfinit l'héroïsme hors du modèle guerrier. La réflexion s'organise en trois moments. D'abord un cadrage historique et théorique des figures féminines de la résistance et de leur oubli ; puis l'analyse du roman comme travail de mémoire ; enfin les enjeux d'une mémoire au féminin.

1. Les figures féminines de la résistance anticoloniale et leur oubli

L'étude de la figure d'Aline Sitoë Diatta, dans la fiction romanesque, suppose que l'histoire de cette héroïne soit d'abord restituée. De prêtresse devenue reine, puis meneuse d'un vaste mouvement de désobéissance civile en Casamance, pendant la colonisation, Aline fut arrêtée en 1943 et mourut l'année suivante à Tombouctou. Elle s'inscrit dans une histoire régionale et coloniale dont il convient de rappeler les principales étapes. Dans cette section, l'étude retrace son parcours à partir des travaux qui lui sont consacrés, situe son destin parmi ceux des autres résistantes africaines, et présente le cadre conceptuel de la subalternité, qui permettra de penser les conditions de son oubli.

1.1. Aline Sitoë Diatta : naissance, parcours et actions d'une résistante casamançaise

Née vers 1920 à Kabrousse, en Basse-Casamance, Aline Sitoë Diatta appartient au peuple diola, resté largement en marge de l'emprise coloniale et des empires islamiques du Sénégal (C. Roche, 1976). Employée un temps comme domestique à Dakar, elle affirme y avoir reçu une révélation dans laquelle des voix lui auraient ordonné de retourner sur sa terre natale pour libérer son peuple du joug colonial. De retour à Kabrousse, elle devient une reine prêtresse, réputée capable de faire tomber la pluie, et prend la tête d'un important mouvement de désobéissance civile (R. Baum, 2016). Dans ses travaux sur Aline Sitoë Diatta, Aoua Bocar Ly-Tall rappelle que le nom de la région porte la trace d'une souveraineté effacée, la « Casa de Mansa » étant « connue aujourd'hui sous son nom déformé, la Casamance » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 93). De même, la chercheuse conteste la version courante de l'emploi de domestique, en établissant que la jeune Aline exerça « non pas le travail de bonne, comme le disent plusieurs sources, mais celui de docker » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 93). Par ailleurs, dans son portrait de cette héroïne, la chercheuse Aline Rolis indique que Sitoë Diatta a probablement trouvé « un travail de docker » à Ziguinchor « avant de rejoindre Dakar, la capitale, où elle est engagée comme "bonne à tout faire" » (A. Rolis, 2017, p. 34).

En ce qui concerne la situation familiale et personnelle de Sitoë Diatta, Rolis rappelle qu'orpheline de père, elle fut « élevée par son oncle » et qu'elle « souffrait sans doute d'une infirmité dont elle gardera une légère claudication à l'âge adulte » ; qu'à Dakar elle « vit en concubinage, une situation hors normes », et qu'elle y « donne naissance à sa fille unique, Seynabou Diatta » (A. Rolis, 2017, p. 34). En plus de la figure canonique de reine prêtresse, Sitoë Diatta est le symbole d'un corps marqué par une conjugalité jugée irrégulière au regard des convenances de son époque. Toutefois, Rolis conclut son portrait en constatant que « de nombreuses zones d'ombre entourent la vie, le combat et le décès de cette résistante » (A. Rolis, 2017, p. 34). Selon Ly-Tall, le combat anticolonial de Sitoë Diatta commence avec cette révélation reçue : « Rentre chez toi ou il t'arrivera malheur » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 94). Dans cette optique, elle incarne une résistance à la fois culturelle et économique. Au nombre de ses courageuses actions de résistance, elle appela au refus de l'impôt, au rejet de l'enrôlement dans l'armée française, et surtout à l'abandon de la culture de l'arachide imposée par le colon au profit du riz traditionnel diola. Ce combat pour le riz oppose une agriculture vivrière, garante de l'autonomie, à une monoculture d'exportation qui asservit le paysan au marché colonial. En pleine guerre, alors que l'administration réquisitionne le riz pour l'effort de guerre, l'appel d'Aline prend une portée insurrectionnelle. En effet, Aline Sitoë Diatta ordonne à son peuple

Mamadou

« le refus de payer l'impôt en espèces ou en nature, le rejet de la culture d'arachide au détriment de celle du riz, les recrutements et les enrôlements pour la guerre » (F. Sarr, citée par A. B. Ly-Tall, 2017, p. 94). À ce refus s'ajoute une refondation positive, puisqu'elle « réhabilita l'ancienne semaine diola des 6 jours », ordonna « des sacrifices, de nouvelles formes de prières, une nouvelle religion traditionnelle » (F. Sarr, citée par A. B. Ly-Tall, 2017, p. 95). C'est au cours de cette période que, la Casamance ayant perdu son roi, son peuple l'invita à le remplacer et qu'elle fut sacrée reine, le pouvoir politique venant s'ajouter aux pouvoirs mystiques (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 95).

La résistance d'Aline s'inscrit donc dans un projet de restauration institutionnelle et religieuse, qui lui vaudra, sans doute, d'être considérée par l'administration coloniale comme « l'ennemi à abattre ». Elle appelle à un retour aux sources, à la fidélité aux rites diolas contre l'évangélisation et l'islamisation encouragées par le colon. Le mot d'ordre est celui d'une reprise identitaire, qui commande de danser pour faire tomber la pluie et d'honorer les arbres plutôt que les églises. La lutte d'Aline se joue ainsi sur le terrain du sacré autant que sur celui de l'impôt dans la mesure où préserver la pluie, le riz et les arbres, c'est préserver un monde que la colonisation entendait dissoudre. Derrière le conflit agricole se joue, en filigrane, un affrontement de civilisations, où l'économique, le religieux et le politique semblent être inextricablement liés.

Arrêtée en 1943, dans les circonstances de ce que l'on pourrait qualifier d'arrestation marquée par le genre, car comme le rapporte Ly-Tall, l'administration coloniale « profita d'une période traditionnelle de retrait des femmes chez les Diolas, à savoir celle des menstrues, pour attaquer son siège » ; croyant l'atteindre, les soldats tuèrent une autre femme, et c'est alors qu'« Aline Sitoé Diatta fit le sacrifice de se rendre aux envahisseurs, le 8 mai 1943 » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 95). La reddition apparaît ainsi, dans le récit des historiennes, comme un acte délibéré, consenti pour épargner les siens, et non comme une capture. Condamnée à la déportation, de prison en prison, au Sénégal puis en Gambie, Aline est finalement internée à Tombouctou, au Mali, où elle meurt en 1944, à environ vingt-quatre ans, des suites du scorbut et de mauvais traitements. Son corps n'est jamais rapatrié, et cette absence de sépulture au pays deviendra, des décennies plus tard, le symbole même de son oubli. Réhabilitée tardivement, à partir des années 1980, érigée en héroïne nationale (W. J. Toliver-Diallo, 2005), elle demeure une mémoire inachevée, dont le rapatriement des restes reste un débat ouvert au Sénégal.

Si le travail de réhabilitation de cette héroïne s'effectue essentiellement par voie toponymique avec la rebaptisation de certaines infrastructures éducatives, sportives et navales (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 96), d'autres formes de réhabilitation sont à mener, car la réhabilitation officielle a produit une notoriété sans narration, et le récit de cette vie est resté, pour l'essentiel, à écrire.

1.2. Les résistantes africaines dans l'ombre des résistants : un effacement genré ?

La méconnaissance des résistantes anticoloniales africaines dans l'histoire, à l'instar du destin mémoriel d'Aline, commande de se demander s'il s'agit d'un refoulement genré ou d'un musèlement colonial. De fait, presque partout en Afrique, les femmes qui menèrent la résistance anticoloniale ont été refoulées à la marge du récit historique. La prophétesse

Nehanda, au Zimbabwe, âme de la révolte des Shonas contre les Britanniques en 1896-1897, pendue par les colons ; la reine Nzinga du Ndongo et du Matamba, qui tint tête aux Portugais au XVII^e siècle ; les combattantes du royaume du Dahomey, ces guerrières que les Européens nommèrent « Amazones », ou encore Lalla Fatma N'Soumer, « l'amazone du nord du Sahara », meneuse de la résistance kabyle à la conquête française sont autant de figures dont la mémoire a longtemps été subordonnée à celle de leurs homologues masculins, quand elle ne fut pas purement et simplement effacée (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 57). De ce fait, sans être des exceptions dispersées, ces figures composent une lignée continue, du XVII^e au XX^e siècle, que l'histoire officielle n'a pas constituée en tradition. Aline Sitoë Diatta appartient à cette lignée, et son oubli paraît donc relever d'un mécanisme plutôt que d'un accident. Ce constat est lié au principe de l'entreprise historiographique d'Aoua Bocar Ly-Tall, qui part du fait que « dans l'histoire de l'humanité, la contribution des femmes a très souvent été occultée » et que le mouvement de réhabilitation engagé par les féminismes européen et américain a laissé de côté « les Africaines d'origine et d'ascendance » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 17). La préface de son ouvrage formule la même hiérarchie des oublis : « si la femme en général apparaît comme une figure secondaire, si l'Afrique est occultée, alors imaginons le sort réservé à la femme africaine, à la femme noire, dans le récit universel de l'humanité ! » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 11). L'effacement d'Aline relèverait donc d'un régime général de l'oubli, où les déterminations de race et de genre se cumulent.

L'explication pourrait venir du fait que le récit colonial avait intérêt à taire ces résistances, et plus encore à nier qu'une femme pût incarner l'autorité et le combat. En effet, reconnaître une reine guerrière, c'était admettre chez le colonisé une organisation politique et une grandeur que le discours de la « mission civilisatrice » s'employait à dénier. Le récit national postcolonial, ensuite, façonné sur le modèle viril du héros combattant, a spontanément privilégié les figures masculines, reléguant les résistantes au rang de comparses ou de curiosités. Cette explication ne saurait toutefois être tenue pour suffisante dans la mesure où les sociétés ajamaat, dont Aline était issue, sont des sociétés égalitaires dépourvues de griots, c'est-à-dire de détenteurs institués du récit du passé ; l'absence de cette classe de spécialistes conduisit certains chercheurs à conclure à une « pauvreté des sources orales » et, chez d'autres, à une prétendue absence du sens de l'histoire chez ces populations (P. Bertrand et M. Ndao, 2025). Faut-il rappeler que la mémoire des résistants masculins n'a pas été mieux conservée que celle des résistantes car le déficit frappe la communauté entière, indépendamment du genre de ceux dont elle aurait eu à se souvenir.

Par ailleurs, si l'on admet, avec Ly-Tall lisant Cheikh Anta Diop, que « le matriarcat est à la base de l'organisation sociale » des sociétés africaines anciennes et que celles-ci avaient fait à la femme « une place de choix » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 27), alors la relégation des femmes dans les sociétés africaines ne peut être posée comme une donnée première. Elle serait, dès lors, elle-même un produit historique de l'altération des régimes matrilineaires par les influences religieuses et coloniales, ce que confirme le constat selon lequel « le système colonial a influé sur le statut de la femme » et « avec le recul des usages matrilineaires, les droits des femmes ont décliné » (K. Silla, 2020, p. 256). Le genre ne serait donc pas la cause dernière de l'effacement, mais à la fois le vecteur et l'effet d'une histoire plus ancienne. L'effacement d'Aline Sitoë Diatta procéderait, alors, de la conjonction de trois ordres de

Mamadou

causes, qu'il serait vain de hiérarchiser : une pénurie documentaire propre aux sociétés sans détenteurs institués du passé, une histoire longue de dépossession des femmes dont la colonisation a accéléré le cours, et enfin la sélection genrée opérée par les deux grands récits, colonial et national. Sans être la cause unique de l'effacement, le genre détermine ainsi ce qui, du peu qui fut conservé, a été jugé digne d'être transmis.

1.3. Le postcolonialisme comme lieu de réflexion de la subalternité, du genre et de la parole confisquée

Dans le débat sur la réhabilitation de la mémoire des femmes résistantes au colonialisme, la théorie postcoloniale fournit l'instrument conceptuel pour penser cet effacement. Dans son essai devenu classique, Gayatri Spivak pose que la subalterne, femme colonisée issue des classes dominées, occupe une position d'où elle ne peut se faire entendre, car son expérience est toujours déjà recouverte par le discours du colonisateur ou par celui de la domination patriarcale indigène, de sorte que sa parole propre demeure inaccessible (G. Spivak, 2009, p. 74). La femme subalterne, écrit-elle, est prise dans un silence qui n'est pas absence de voix, mais impossibilité d'être entendue. Chez Ly-Tall, ce schéma binaire est davantage complexifié. Elle décrit les grandes figures africaines comme « triplement victimes de la domination masculine au sein de leurs peuples, de la colonisation, de l'esclavage et de leurs idéologies racistes » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 17). Partant de ce postulat, la subalternité d'Aline n'est donc pas seulement double, colonisée et femme ; mais triple, si l'on y ajoute la domination exercée à l'intérieur de sa propre société. Cette précision interdit d'attribuer l'effacement au seul colonisateur et oblige à considérer que la mémoire communautaire elle-même a pu contribuer au silence, ce dont le texte de Silla porte la trace lorsque des hommes de son propre camp contestent l'autorité de la reine.

La subalternité se double d'une invisibilité produite par les catégories de la discipline historique. Toutefois, il existe en effet une trace de la parole d'Aline Sitoë Diatta. Ses chants liturgiques, composés pour les cérémonies du Kassila, furent recueillis et traduits par l'ethnologue Jean Girard et publiés par l'IFAN en 1969 (J. Girard, 1969, p. 352-353, cité par P. Bertrand et M. Ndao, 2025). La subalterne, en ce cas précis, a parlé, et sa parole a été transcrite. Ce qui a manqué n'est donc pas l'énoncé, mais sa reconnaissance comme discours politique car pendant des décennies, ces invocations ont été classées comme matériau ethnographique et religieux, non comme archive de la résistance. L'inaudibilité dont parle Spivak s'est jouée, dans le cas de Diatta, moins dans l'absence de la voix que dans le régime de lecture qui lui fut appliqué. Dès lors, Aline cumule les traits de cette subalternité, de sa position de colonisée face à l'administration française, femme dans une histoire écrite par et pour les hommes, villageoise diola aux marges de la modernité urbaine et lettrée. Sa parole, prophétique, orale, transmise en diola, était par nature vouée à l'effacement dans une histoire consignée en français par le colonisateur. Frantz Fanon montre, à cet effet, que la colonisation dépossède le colonisé de sa culture et de sa parole, et que la résistance passe par la reconquête de cette parole niée (F. Fanon, 2002, p. 51). Si Aline incarne cette reconquête, sa voix, une fois éteinte, retomba dans le silence que le roman de Silla entreprend de rompre. Achille Mbembe, pour qui la mémoire de la postcolonie reste un champ de lutte où se joue la capacité des anciens

colonisés à se réapproprier leur propre histoire (A. Mbembe, 2000, p. 14), donne au roman l'occasion d'accomplir un geste politique de réappropriation mémorielle.

Aline dont la position est doublement excentrée, minoritaire dans l'Empire, singulière parmi les siens, est paradoxalement ce qui lui permet de porter une parole que ni le colon ni les notables ne pouvaient tenir. Cette figure qui ne rentre dans aucune case établie est aisément oubliée par une mémoire qui procède par catégories. L'intervention du roman, qui assume cette inclassabilité d'Aline, en fait l'un des principes de sa singularité mémorable. La question ne porte pas sur l'authenticité d'une voix, mais plutôt sur ce que produit, mémoriellement et politiquement, la fabrication d'une voix fictionnelle.

2. La littérature comme travail de patrimonialisation mémorielle

L'écriture de la mémoire d'Aline Diatta dans le roman de Karine Silla se lit en trois fragments. D'abord l'instauration d'une voix narratrice qui fait de l'écriture une dette de filiation ; ensuite le recours à la fiction pour combler les silences de l'archive ; enfin la construction d'une héroïne aux visages multiples, de la reine à la martyre. Le prologue du roman pose d'emblée cette entreprise mémorielle dans toute son ampleur. La narratrice y médite sur les liens qui unissent les vivants aux morts, sur cette manière dont « l'âme est un réceptacle de toutes les générations confondues » (K. Silla, 2020, p. 8). Cette philosophie de la mémoire, où le présent est hanté par le passé et redevable envers lui, fonde le projet du livre. Écrire revient alors à donner aux morts un asile en soi afin de prolonger leur existence par la transmission.

2.1. La voix narratrice entre filiation, dette et transmission

Dans le roman de Karine Silla, la narration s'ouvre sur une voix à la première personne, celle d'une narratrice qui se présente comme une descendante, franco-sénégalaise, hantée par la figure d'Aline et par celle d'un père disparu. Cette instance narrative, qui loin d'être neutre, inscrit d'emblée le récit dans une logique de filiation et de dette. La mise en fiction de la figure historique d'Aline Diatta revient, dans le propos de la narratrice, à s'acquitter d'une dette envers les morts et envers ceux dont la parole fut perdue. La narratrice le dit sans détour : « le courage d'Aline me force à écrire pour retracer son histoire [...] pour que personne ne l'oublie » (K. Silla, 2020, p. 10). L'écriture se donne ainsi pour un rite funéraire, une sépulture symbolique offerte à ceux qui n'en eurent pas, alors qu'ils le méritaient. Le père de la narratrice, enterré loin des siens « dans une fosse commune, dans un pays qui n'était pas le tien », fut privé de la « danse funéraire » diola ; le livre en tient lieu : « Mon livre c'est la danse rituelle de l'enterrement diola, pour toi » (K. Silla, 2020, p. 11). Cette déclaration fait du roman un tombeau de papier, un lieu de mémoire au sens où l'entend Pierre Nora, c'est-à-dire un support où se fixe et se transmet un souvenir que les institutions ont laissé se perdre (P. Nora, 1984, p. XVII).

En outre, la notion de transmission, dans le livre de Karine Silla, est un aspect fondamental de la réhabilitation mémorielle. La liaison du sort d'Aline à celui de son propre père, par la narratrice, fait de la mémoire une affaire de lignée, de sang et de continuité : « tu continues à vivre à travers moi, mes enfants et tous ceux qui suivront » (K. Silla, 2020, p. 11). Narratologiquement, cette voix de descendante autorise le va-et-vient constant entre le présent

de l'écriture et le passé d'Aline, et confère au récit sa tonalité d'élégie et de réparation. Le « je » se pose comme un héritier qui prend en charge une mémoire menacée pour la sauvegarder. Cette position est celle que Marianne Hirsch nomme postmémoire, c'est-à-dire le rapport à un passé que l'on n'a pas vécu, transmis par la filiation et par l'affect, et dont l'héritier se fait le dépositaire (M. Hirsch, 2012). La narratrice, qui n'est pas le témoin d'Aline, appartient à la génération d'après, et c'est de cette place, non de celle de l'historien, qu'elle prend la parole.

Le roman repose ainsi sur une double énonciation, que l'analyse narratologique met en lumière à travers deux instances qui s'entrelacent : celle de la narratrice contemporaine, qui médite, s'adresse à son père défunt et commente son propre geste d'écriture, et celle du récit de la vie d'Aline, mené tantôt à la troisième personne, tantôt, dans les derniers chapitres, à la première. Ce dispositif à deux voix figure la transmission elle-même avec le passage du témoin de la morte à la vivante qui la relaie. Dans le roman, la redistribution alternative de la voix de celle qui se souvient et de celle dont on se souvient, met en scène l'acte mémoriel dans sa structure, et fait du lecteur le témoin de cette chaîne de transmission. En effet, la narratrice s'adresse à un « tu » qui est son père mort : « Tu ne m'as rien donné à part la vie, et tu ne m'as rien laissé après ta mort, à part le monde obscur de nos ancêtres et les contes de mon enfance » (K. Silla, 2020, p. 10) ; et c'est dans le mouvement de cette apostrophe que surgit la figure d'Aline, « les bribes d'un souvenir lointain, d'une voix qui me raconte la vie de cette héroïne » (K. Silla, 2020, p. 10). La mémoire d'Aline arrive donc au lecteur, médiatisée par une mémoire familiale, celle de l'enfant qui écoutait le récit dans la voiture.

2.2. Comblant les silences de l'archive par la fiction

La méconnaissance de l'histoire de Diatta est vraisemblablement liée à un problème documentaire. Les archives coloniales, écrites par le vainqueur, ne la mentionnent qu'à la marge, comme une figure rebelle à réduire, et la tradition orale diola, elle, n'a été recueillie que tardivement et partiellement (R. Baum, 2016). Entre ces deux silences, la vie intérieure d'Aline, ses pensées, ses doutes, ses émotions, demeure difficilement accessible à l'historien. C'est cet espace laissé vide par l'archive que la fiction investit parce que là où l'histoire ne peut que constater l'absence de sources, le roman comble les blancs par l'imagination.

Karine Silla romance ainsi des épisodes qu'aucun document ne pouvait restituer, à savoir l'enfance d'Aline au bord de l'eau, ses jeux, sa révélation, ses hésitations. Cette liberté, sans trahir l'histoire, la complète et donne chair à ce que l'archive réduit à un nom. La démarche rejoint l'intuition de Spivak selon laquelle, la parole de la subalterne étant irrémédiablement perdue, il revient à l'intellectuel, ici à l'écrivain, de créer les conditions d'une écoute, à défaut de pouvoir restituer une voix authentique (G. Spivak, 2009, p. 104). Le roman invente alors une voix d'Aline, plausible et digne, pour rompre le silence.

De même, la fictionnalisation d'Aline qui n'intervient pas en marge d'un savoir constitué, mais plutôt au cœur d'un savoir troué, accroît à la fois sa liberté et sa responsabilité. En effet, nombreuses sont les imprécisions de l'histoire sur la vie et le parcours d'Aline Diatta. C'est le cas des sources divergentes sur le métier d'Aline, sur la date de sa révélation, sur celle de sa reddition (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 94). C'est alors dans cet intervalle, entre un fait attesté et une

intériorité inaccessible, que le roman s'installe. Ainsi, quand les historiennes rapportent qu'après la mort d'une femme prise pour elle, Aline « fit le sacrifice de se rendre aux envahisseurs » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 95) ; Karine Silla, dans son roman, fait de même de cette reddition un acte délibéré, consenti « pour mettre un terme aux meurtres » après qu'« une innocente qu'ils ont prise pour elle a été assassinée » (K. Silla, 2020, p. 222). La convergence est presque littérale. Sur ce point, la romancière met en scène un fait établi, dont la portée sacrificielle était déjà inscrite dans le récit des historiennes.

Il faut cependant remarquer que le roman ne comble pas tous les silences, et que ses omissions sont aussi significatives que ses inventions. L'oncle qui, dans le roman, initie Aline aux récits des résistantes est un personnage historiquement fondé, puisque l'orpheline fut effectivement « élevée par son oncle » (A. Rolis, 2017, p. 34). Le roman fonctionne alors comme amplificateur d'une donnée attestée. Il reste que la réhabilitation littéraire, comme toute mise en récit, procède par sélection. Cela revient à dire qu'elle rend visible en sélectionnant, et qu'elle concentre en laissant de côté. La portée du geste de Silla rappelle alors qu'une mémoire, même réparatrice, demeure une construction. Partant du principe qu'une œuvre de fiction n'a pas vocation à l'exhaustivité biographique, la concentration de Karine Silla sur la reine, la prophétesse et la martyre sert à la cohérence d'un récit voué à la mémoire publique d'une résistante. À cet effet, le roman signale, d'entrée de jeu, le caractère construit de son récit lorsqu'il annonce le destin d'Aline bien avant les faits, par une prolepse que nulle archive n'autorise : « les parents se bercent d'illusions avec leur projet d'avenir, loin d'imaginer, qu'un jour, Aline sera reine. Son destin est déjà tracé » (K. Silla, 2020, p. 44). Le narrateur y affirme ce qu'aucun témoin de 1922 ne pouvait savoir. Cette omniscience assumée est la marque du régime fictionnel revendiqué dans lequel le roman se donne le droit de lire la vie d'Aline depuis sa fin, c'est-à-dire depuis la mémoire. Contrairement aux archives, le romanesque investit tout particulièrement l'enfance, cet âge dont l'histoire ne garde aucune trace. Le texte montre la petite Aline, à deux ans à peine, courant vers la mer, éprise de liberté, rétive aux tâches assignées. Il la suit ensuite courbée sur les rizières, apprenant le monde et ses devoirs. Ces scènes, entièrement recréées, donnent à Aline une enfance, une sensibilité, un caractère, et la constituent en personne, là où l'histoire ne retenait qu'une rebelle. La fiction accomplit à cet instant une opération proprement mémorielle qui rend à la subalterne l'épaisseur d'une vie, condition pour qu'une mémoire puisse s'y attacher. L'enfant de deux ans y est saisie dans un mouvement qui annonce déjà la femme : « Aline a à peine deux ans mais cavale depuis longtemps à l'assaut du monde qui l'entoure » (K. Silla, 2020, p. 47). Le récit lui prête aussitôt les traits qui feront la résistante, la liberté de mouvement et la réserve de l'observatrice, puisqu'« elle est libre d'aller où bon lui semble. Elle communique peu, taiseuse, elle observe, veut tout découvrir, tout comprendre » (K. Silla, 2020, p. 47). Devant les poissons destinés à la fête, la petite fille s'attarde sur une daurade agonisante qui « semble la supplier » et tente de la rendre à la mer (K. Silla, 2020, p. 47). Si rien dans l'archive, n'autorise un tel épisode, la fiction, elle, installe très tôt, par dépôt rétrospectif, le caractère, le refus de la capture et de la mise à mort qui gouvernera la conduite politique d'Aline.

Dans cette perspective, le roman bascule dans les derniers chapitres, vers un récit à la première personne, où l'agonie est confiée à un « je » qui est celui d'Aline elle-même. La narration change d'instance, et l'héroïne devient le sujet de son propre récit (G. Genette, 1972).

Mamadou

La subalterne à qui l'histoire déniait la parole devient, dans la fiction, celle qui dit « je » : « Courage Aline, ce qu'il y a de plus fort en toi survivra » (K. Silla, 2020, p. 246). Cette esthétique romanesque, qui ne restitue pas la parole historique d'Aline, déjà perdue, lui construit une parole audible, là où l'histoire n'avait laissé qu'un silence. Plus l'effacement historique est total, plus la fiction s'avance à travers un angle mort absolu de l'archive. Le procédé relève d'une prise de position qui affirme la capacité de la littérature à garder le pouvoir de rendre une présence que le temps avait éloignée jusqu'à l'oubli.

2.3. De la reine prêtresse à la martyre : les figures d'une héroïne dans le récit

Le roman construit Aline en superposant plusieurs figures héroïques, qui en font une héroïne complète et non réductible à un cliché. Celles-ci, d'un point de vue culturel, partent de la reine prêtresse, dépositaire d'une autorité spirituelle et politique, héritière d'une longue lignée de souverains diolas ; à la prophétesse, la femme des voix et de la pluie, qui puise sa légitimité dans le sacré. Dans une considération politique, la fiction additionne la figure de la résistante, meneuse de la désobéissance, qui défie l'Empire ; à la martyre, la suppliciée de Tombouctou, dont la mort scelle la grandeur.

Chacune de ces figures est adossée à un passage précis de la narration. La reine prêtresse, en effet, tient au récit de l'intronisation, où « cette jeune fille dotée de pouvoirs surnaturels sera bientôt, dans le respect de la tradition, sacrée reine à dix-neuf ans » et où elle « promet de protéger et perpétuer, au risque de sa vie, les valeurs fondamentales de la société diola » (K. Silla, 2020, p. 178). Le texte prend soin, dans le même mouvement, de désamorcer toute lecture autocratique de cette souveraineté : « Elle n'aura pas le pouvoir absolu, chez les Diolas il n'existe pas » (K. Silla, 2020, p. 178). La prophétesse, elle, procède des visions et des transes que les anciennes du clan recueillent, et d'une parole d'humilité qu'Aline s'adresse à elle-même, « je ne suis qu'une passeuse d'énergie » (K. Silla, 2020, p. 175). La narratrice, en cela, fixe l'image d'Aline dès le prologue en la nommant « la Jeanne d'Arc africaine. Celle qui entendait des voix » (K. Silla, 2020, p. 10). La résistante, enfin, est attestée par l'attachement que lui porte son peuple, puisque « beaucoup sont prêts à mourir pour protéger leur reine » (K. Silla, 2020, p. 216). Cette pluralité de figures refuse de réduire Aline à une seule image, la guerrière, la sainte ou la victime. La narratrice la présente d'emblée comme insaisissable et souveraine : « Courageuse, belle, au port de tête insolent, torse nu, la pipe à la bouche, un gri-gri autour du bras, libre, féminine et féministe avant l'heure » (K. Silla, 2020, p. 10). Le portrait accumule, alors, les attributs pour composer une figure inclassable, qui échappe aux catégories reçues de la féminité comme de l'héroïsme.

Par ailleurs, dans le roman, la dimension de martyre confère au récit une portée sacrificielle non négligeable. La mort d'Aline, sans être une défaite (elle se livre pour épargner les siens) est le symbole de l'accomplissement d'un destin. Le roman transforme ainsi la disparition anonyme dans une geôle du désert en passion exemplaire, dont la mémoire doit être perpétuée. La suppliciée oubliée devient, grâce au récit, une figure fondatrice. L'épilogue en atteste, qui revient sur la postérité d'Aline. Le texte observe que « personne n'oublie la plus jeune reine de Casamance » et que « sa non-violence légendaire, sa beauté, sa douceur, font d'elle une martyre », célébrée dans les cérémonies où « on chante sa vie et sa mort [...] pour que personne ne

l'oublie » (K. Silla, 2020, p. 257). La formule qui est doublement instructive indique que la martyre, dans ce roman, ne naît pas du sang versé mais du refus de le verser.

La construction de cette héroïne relève d'une stratégie narrative qui dote la Casamance, et au-delà le Sénégal, d'une figure tutélaire capable de rivaliser avec les héros consacrés du roman national. La mise en fiction de la figure d'Aline, par Karine Silla, à travers des attributs conjugués de la reine, de la sainte et de la martyre répond à un besoin social de mémoire, et forge le mythe dont une communauté a besoin pour se reconnaître. Le roman travaille en cela à l'édification d'un imaginaire collectif, où une femme occupe enfin la place du fondateur. La grandeur prêtée à Aline est alors mémorielle et politique, car elle vise à inscrire durablement l'héroïne dans le panthéon d'un peuple.

3. Enjeux et portée d'une mémoire au féminin dans la littérature

Réhabiliter la mémoire d'Aline à travers la littérature, loin de se réduire à l'ajout d'un nom au martyrologe de la résistance, propose un autre modèle d'héroïsme et fait du corps féminin supplicé un lieu de mémoire. Cette mémoire au féminin ouvre alors sur un panthéon plus vaste, celui des résistantes africaines que la littérature contemporaine entreprend de célébrer. En plaçant une femme au centre du récit de la résistance, le roman interroge les critères selon lesquels une société décide de ce qui mérite mémoire.

3.1. Redéfinir l'héroïsme hors du modèle guerrier

La résistance d'Aline ne relève pas de l'héroïsme guerrier traditionnel car elle ne lève pas d'armée et ne livre pas de bataille. Son arme est la parole, sa stratégie la désobéissance, son terrain le champ de riz et l'assemblée du village. Le titre du roman, *Aline et les hommes de guerre*, semble souligner cet écart. Face aux « hommes de guerre », colons militaires mais aussi guerriers traditionnels, Aline incarne une autre voie, celle d'une résistance qui ne passe pas par les armes. En héroïsant une femme désarmée dans un récit de résistance, le roman conteste le monopole masculin et martial de l'héroïsme. Si le courage d'Aline n'est pas moindre que celui des guerriers, il est d'une autre nature, à savoir l'endurance, la fermeté d'âme et la fidélité à la parole donnée jusque dans le supplice. Le roman valorise ainsi des vertus que l'imaginaire héroïque classique tenait pour secondaires, et fait de la résistance non violente une forme accomplie de bravoure. Ainsi, le roman met en scène le choix de la non-violence dans une scène d'assemblée où Aline doit désarmer les siens. Elle y lance d'abord son mot d'ordre, « j'engage mon peuple à désobéir. Nous sommes plus nombreux que les colons. Engageons-nous ensemble dans la résistance » (K. Silla, 2020, p. 193). Mais des hommes brandissent aussitôt leurs machettes, et c'est contre eux, autant que contre le colon, que l'héroïne doit tenir sa ligne :

Non, mes frères, posez vos armes ! Le sang a assez coulé. La violence est l'arme des faibles. Nous n'avons pas besoin de prendre les armes, nos actes de résistance suffiront. [...] Si vous partez en guerre avec vos lances et vos machettes, vous serez tués, vos sœurs aussi. Soyons intelligents, continuons à nous défendre avec nos valeurs. Ne prenons pas la couleur de l'ennemi (K. Silla, 2020, p. 193).

Le passage montre que la non-violence d'Aline n'est ni une passivité ni un défaut de moyens, mais une doctrine raisonnée, formulée contre la tentation guerrière de son propre camp. En qualifiant la violence d'« arme des faibles » et en refusant de « prendre la couleur de

l'ennemi », l'héroïne renverse la hiérarchie qui fonde l'héroïsme martial. Dans cette perspective, c'est le recours aux armes qui devient signe de faiblesse, et le refus obstiné, signe de force. Cette singularité, qui n'est pas une invention de Karine Silla, est relevée par les historiennes. Ly-Tall souligne que, « contrairement à beaucoup d'héroïnes africaines, ce n'est pas par les armes qu'Aline Sitoë Diatta opère sa résistance à la domination coloniale, mais par une force mystique » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 93), et intitule le chapitre qu'elle lui consacre « la reine prêtresse ou la résistance mystique à la colonisation ». La formule établit que l'écart au modèle guerrier appartient au personnage historique avant d'appartenir au personnage romanesque, et que Silla, en faisant de la non-violence le cœur de son héroïsme, ne réinvente pas Aline mais restitue ce qui la distinguait déjà des reines combattantes du panthéon africain.

De même, ce n'est pas un hasard si le portrait d'Aline Sitoë Diatta a été publié dans la revue *Alternatives Non-Violentes*, où il figure parmi les figures dont se réclame la pensée de l'action non violente (A. Rolis, 2017, p. 34). L'héroïne casamançaise y est inscrite, non dans la généalogie des chefs de guerre africains, mais dans celle des théoriciens et praticiens de la désobéissance civile. Ce classement, opéré hors du champ littéraire et hors du champ africaniste, valide de l'extérieur la thèse que le roman met en scène. Il y a bien, avec Aline, l'émergence d'un modèle héroïque alternatif, dont la portée excède le cas sénégalais.

Cette lecture doit toutefois être confrontée à une objection sérieuse, que les sources liturgiques rendent inévitable. Les invocations chantées lors des cérémonies du Kassila et attribuées à la prêtresse ne prêchent pas le désarmement, mais l'appel aux armes :

Voilà les Français qui arrivent ! / Attention, préparez-vous. / Que chacun s'arme de son fusil. / Agissons, nous aussi comme les Européens (J. Girard, 1969, p. 352-353, cité par P. Bertrand et M. Ndao, 2025).

Le commentaire des historiens est sans ambiguïté, puisque Aline Sitoë Diatta « avait aussi demandé aux populations de résister, pas que pacifiquement, mais aussi “comme les Européens”, avec des armes » (P. Bertrand et M. Ndao, 2025). La formule du chant est, mot pour mot, l'inverse de celle que le roman prête à son héroïne, qui exhortait les siens à « ne pas prendre la couleur de l'ennemi » (K. Silla, 2020, p. 193). Les deux constats doivent dès lors être tenus ensemble, car ils ne portent pas sur le même objet. Ly-Tall a raison d'observer que la résistance d'Aline ne fut pas armée car son mouvement fut, dans les faits, une désobéissance civile et non une insurrection militaire. Cette conversion, Bertrand et Ndao l'attribuent expressément à la transmission scolaire et romanesque, les manuels présentant Aline comme « une résistante pacifique » et la littérature sous les traits d'« une Jeanne d'Arc africaine » (P. Bertrand et M. Ndao, 2025). Le roman participe donc, avec les manuels, de la construction de la non-violence d'Aline autant qu'il en hérite. Une mémoire n'est jamais le décalque d'un passé, et toute réhabilitation d'une héroïne procède par sélection de traits. Dès lors, ce que le roman produit n'est pas la vérité d'Aline, mais une figure devenue nécessaire au présent, celle d'une résistance qui ne doive rien au modèle guerrier. À cet effet, dans le titre, les « hommes de guerre » sont pluriels, anonymes, interchangeables et Aline est singulière, nommée. Le titre inverse ainsi la hiérarchie ordinaire de la mémoire où ce ne sont plus les guerriers qui occupent le premier plan, mais la femme seule qui leur fait face. Par cette construction, le roman tente de rendre à une résistante la place centrale que l'histoire avait réservée aux combattants.

La scène de la reddition, en mai 1943, condense cet héroïsme d'un autre ordre. Traquée depuis des semaines, Aline « vient se livrer pour mettre un terme aux meurtres » (K. Silla, 2020, p. 222). Elle se rend non par faiblesse, mais pour épargner les siens, après que des villages ont été brûlés et qu'une innocente prise pour elle a été tuée. Le texte précise que : « Aline est digne. Elle se rend aux autorités mais n'a pas l'intention de se soumettre » (K. Silla, 2020, p. 222). Giflée publiquement par le lieutenant-colonel pour être humiliée, Aline demeure inatteignable, et retourne l'accusation contre ses juges : « Je n'ai aucune forme de justification à vous faire, c'est vous qui me devez des explications et des réparations. Vous avez tué des innocents et détruit nos maisons » (K. Silla, 2020, p. 222). La subalterne, dans ce passage, est rendue audible, et la parole que le roman lui prête instruit le procès du colonisateur. Le roman fait ainsi de la captive l'instance du jugement, et du vainqueur l'accusé. L'œuvre déplace ainsi le regard porté sur la résistance anticoloniale et rappelle que la lutte ne fut pas seulement militaire, mais aussi culturelle, économique, spirituelle, et que sur ces terrains, les femmes jouèrent un rôle de premier plan.

3.2. Le supplice du corps féminin comme lieu de mémoire

Le roman fait du corps d'Aline (corps de femme, corps souffrant, corps supplicié) le lieu privilégié de la mémoire. Les chapitres consacrés à l'agonie de Tombouctou décrivent avec une précision insoutenable la déchéance physique de l'héroïne, la chair déchirée par les chaînes, la cravache, la faim, l'aveuglement. C'est en cela que ce corps martyrisé devient le support matériel du souvenir et l'inscription charnelle d'une injustice. La focalisation du récit sur ce corps transforme cette vulnérabilité en puissance. Le prêtre qui découvre Aline mourante est saisi devant « ce corps fragile qui dégage une puissance mystique impressionnante » (K. Silla, 2020, p. 247). La faiblesse du corps féminin y devient le lieu d'une force spirituelle supérieure. Le corps féminin est, du reste, le lieu où s'exerce la violence coloniale dans sa forme la plus intime. Le supplice d'Aline, la chair qui « se déchire à chacun de mes pas », « la cravache cinglante qui m'ouvre les plaies à peine refermées » (K. Silla, 2020, p. 245), la nudité annoncée de la mourante, « Mes vêtements seront en loques, ils ne couvrent même plus mes parties intimes » (K. Silla, 2020, p. 246). Ces notations inscrivent dans la chair la brutalité de la domination. Ce corps offensé porte témoignage et constitue l'archive vivante d'une injustice que nul document n'a consignée. En le donnant à voir, le roman fait de la souffrance féminine une preuve et un cri, et transforme le corps supplicié en monument. La chair d'Aline, restituée par l'écriture, devient le lieu où la mémoire s'ancre et se transmet.

Par ailleurs, la prison mêle « hommes et femmes, enfants et adultes », sans « distinction entre la gravité des actes commis » ; les hommes y sont « diminués dans leur devoir et leur stature parce qu'ils ne peuvent rien pour les femmes », et les femmes « démunies face au désespoir qui habite les yeux enfantins », si bien que « tous les regards se fuient » (K. Silla, 2020, p. 239). Le texte montre ainsi que la violence carcérale, en plus de la destruction des corps, dissout les rôles, les solidarités et la dignité du lien social. Toutefois, Aline mourante s'interroge : « Où es-tu ma voix dans cette demeure des ténèbres ? » (K. Silla, 2020, p. 246). C'est cette voix menacée d'extinction que l'écriture s'emploie à sauver et donne à entendre, jusqu'au dernier souffle, la parole intérieure d'Aline qui, envers et contre tout, continue de dire. Aux confins de l'agonie, la pensée d'Aline s'échappe et s'élève. Elle se souvient de la musique

qu'un certain Monsieur Martin lui faisait entendre, la voix d'« Ella Fitzgerald », cette chanteuse dont le texte rappelle qu'« elle aussi était noire », et se dit : « je ne l'avais pas oubliée » (K. Silla, 2020, p. 246). Par-delà les continents, ce souvenir relie Aline à une autre femme noire, et transforme le cachot en lieu d'une fraternité imaginaire. Le corps est enchaîné, mais l'esprit demeure libre, capable de beauté et de mémoire.

3.3. Aline et la mémoire des femmes dans la littérature africaine francophone : vers un panthéon des résistantes

Le geste de Karine Silla n'est pas isolé, et n'est pas le premier dans la littérature. Aline Sitoë Diatta avait déjà nourri la fiction chez d'autres écrivains. Boubacar Boris Diop en avait fait, dans *Les Tambours de la mémoire* (B. B. Diop, 1990), la figure légendaire d'une reine dont la quête obsède le protagoniste, signe que la résistante manquait à la mémoire nationale bien avant qu'un roman ne l'y réinstalle. La comparaison éclaire la singularité de Silla. Là où Diop travaillait la légende et son pouvoir d'envoûtement, *Aline et les hommes de guerre* choisit la restitution biographique et la voix intime. L'épilogue du roman de Karine Silla précise qu'« après la déportation d'Aline de nombreuses prêtresses continuent sa mission » et que, sans avoir « l'aura de la reine des pluies », elles « se battent avec courage et continuent la lutte contre la conscription » (K. Silla, 2020, p. 255). Le texte cite alors, à l'appui, une source coloniale, la lettre d'un administrateur à son successeur : « Les femmes ont contraint le lieutenant à se retirer rapidement avec les quinze tirailleurs dont il était escorté » (K. Silla, 2020, p. 255). C'est l'archive du colonisateur elle-même qui atteste, malgré elle, l'efficacité de la résistance des femmes diolas ; et c'est en la faisant parler contre son intention première que le roman constitue Aline en première d'une série.

L'ouvrage de Ly-Tall, qui range Aline Sitoë Diatta parmi une trentaine de figures allant de la reine de Saba aux contemporaines, en constitue le versant savant, et l'auteure signale elle-même le travail convergent de chercheuses féministes africaines, d'Annette Mbaye d'Erneville à Fatou Sarr et Odile Tendeng, qui « lui rendent ses lettres de noblesse » (A. B. Ly-Tall, 2017, p. 96). Roman et essai relèvent ainsi d'un même mouvement dans lequel l'essai réhabilite en documentant et la fiction réhabilite en faisant éprouver. C'est pourquoi l'un n'exclut pas l'autre, et pourquoi la littérature conserve, dans ce travail collectif de refondation mémorielle, une fonction que l'érudition seule ne peut pas remplir.

La mémoire d'Aline circule ainsi hors des institutions patrimoniales qui l'avaient négligée, portée par des revues, des essais et des romans plutôt que par les manuels (A. Rolis, 2017, p. 34). Cette circulation latérale a une conséquence sur la portée du geste de Silla dans la mesure où le roman participe d'une contre-mémoire en formation, dont la littérature est l'un des supports parce qu'elle atteint des lecteurs que ni l'essai ni la revue militante ne touchent.

En outre, les chants du Kassila, portés par les prêtresses initiées dans tout le pays ajamaat, ont « survécu leur auteur » et retenti dans la région « jusqu'après les indépendances et même durant le conflit casamançais dans les années 1990 » (P. Bertrand et M. Ndao, 2025). Une transmission proprement féminine et liturgique a donc précédé de cinquante ans la réhabilitation savante et romanesque, sans être reconnue comme telle. Le panthéon des résistantes ne se construit pas seulement aujourd'hui car il se reconstruit, après une longue

période où il fut maintenu vivant par des voix souvent ignorées. La contribution propre du roman consiste alors moins à sauver une mémoire perdue qu'à faire passer dans l'écrit, et dans une langue de large diffusion, ce que l'oralité rituelle avait conservé sans relais. Là où l'histoire officielle a failli, la littérature prend le relais et devient l'instance par laquelle une société se réapproprie les figures que le récit dominant avait effacées. En cela, le roman consacré à Aline s'inscrit dans la mission que Mbembe assigne à la pensée africaine contemporaine, reconquérir le pouvoir de se raconter soi-même (A. Mbembe, 2000). Écrire les résistantes, revient à refuser que l'histoire de l'Afrique continue d'être narrée par d'autres, et selon les seules catégories des dominants.

Par l'arrachement d'Aline à l'oubli, la littérature rappelle que l'histoire, dans tous les domaines, a systématiquement minoré la part des femmes, et que la restituer est un devoir de justice. *Aline et les hommes de guerre* vaut ainsi comme modèle d'une littérature de la réparation, qui fait de la mémoire des subalternes une œuvre de vérité autant que de beauté. Le roman souligne que « le système colonial a influé sur le statut de la femme » et qu'« avec le recul des usages matrilineaires, les droits des femmes ont déchu », l'idéologie coloniale patriarcale ayant renforcé cette tendance (K. Silla, 2020, p. 256). La narratrice de Silla, franco-sénégalaise, porte en elle « l'obsession de la réconciliation » des deux peuples dont elle est issue (K. Silla, 2020, p. 9) ; et son livre, en rendant justice à une victime de la colonisation, ne cultive pourtant pas la haine, mais aspire à une mémoire apaisée.

Conclusion

Aline et les hommes de guerre apparaît, au terme de cette analyse, comme un acte de mémoire autant que comme une œuvre littéraire. Karine Silla, à travers le personnage d'Aline Sitoë Diatta, arrache à l'oubli une résistante triplement subalterne, en tant que colonisée, femme et dominée au sein des siens, que l'histoire coloniale et le roman national viril avaient effacée. La fiction rompt le silence de la subalterne en lui donnant une voix et une âme. Le roman opère ce sauvetage par des moyens proprement littéraires, notamment par une voix narratrice qui fait de l'écriture une dette de filiation, redéfinit l'héroïsme hors du modèle guerrier et fait du corps féminin supplicié un lieu de mémoire, où la faiblesse se transforme en puissance et où la parole résiste à l'anéantissement. Le fondement subalterniste de l'étude a permis de comprendre pourquoi Aline a été triplement réduite au silence et en quoi le roman accomplit un geste de réappropriation. La narratologie, pour sa part, a éclairé la mécanique de la voix et de la double énonciation par laquelle la fiction prête à la morte une parole audible. Ces deux outils, convergents, démontrent qu'*Aline et les hommes de guerre* est une œuvre où l'art de raconter se met au service d'un devoir de mémoire.

L'analyse a par ailleurs mis au jour une tension que la critique semble n'avoir pas relevée. Les chants du Kassila attribués à la prêtresse appelaient à s'armer « comme les Européens » (J. Girard, 1969, p. 352-353, cité par P. Bertrand et M. Ndao, 2025), alors que le roman fait de la non-violence le cœur même de son héroïsme. Cet écart, loin d'invalider la lecture proposée, en précise la portée, car le roman ne restitue pas la vérité d'Aline mais produit la figure dont le présent a besoin. Il participe dès lors, autant qu'il en hérite, de la construction d'une mémoire pacifiste. Cette étude, limitée à un roman et à une héroïne, appelle toutefois des prolongements. Une comparaison systématique des fictions consacrées aux résistantes africaines permettrait

Mamadou

alors de vérifier si la redéfinition de l'héroïsme observée chez Aline relève d'une tendance de la littérature contemporaine ou d'un choix propre à Karine Silla. Il appartiendra à des recherches ultérieures de prolonger l'enquête sur ce corpus de fictions de la résistance au féminin.

Au-delà d'Aline, c'est toute la mémoire des femmes de la résistance africaine que le roman contribue à réhabiliter. Le roman est, selon le mot de la narratrice, une sépulture symbolique, une « danse rituelle » offerte aux morts privés de tombeau. Il est aussi un rapatriement, non celui, toujours différé, des restes d'Aline, mais celui, accompli, de sa mémoire, ramenée par les mots au cœur des vivants. En Afrique francophone, ces fictions de la résistance au féminin font ainsi de la littérature l'ultime demeure des oubliées de l'histoire.



Bibliographie

- BAUM Robert M., 2016, *West Africa's Women of God: Alinesitoué and the Diola Prophetic Tradition*, Bloomington, Indiana University Press.
- BERTRAND Pape et NDAO Mor, 2025, « Aline Sitoé Diatta : Chants Kassila et résistance en Casamance », *Recherches & éducations*, n° 28-29.
- DIOP Boubacar Boris, 1990, *Les Tambours de la mémoire*, Paris, L'Harmattan.
- FANON Frantz, 2002 [1961], *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte.
- GENETTE Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, Seuil.
- GIRARD Jean, 1969, *Genèse du pouvoir charismatique en Basse Casamance (Sénégal)*, Dakar, IFAN.
- HIRSCH Marianne, 2012, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, New York, Columbia University Press.
- LY-TALL Aoua Bocar, 2017, *De la Reine de Saba à Michelle Obama. Africaines, héroïnes d'hier et d'aujourd'hui. À la lumière de l'œuvre de Cheikh Anta Diop*, Dakar, L'Harmattan-Sénégal.
- MBEMBE Achille, 2000, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- NORA Pierre (dir.), 1984, *Les Lieux de mémoire*, I. La République, Paris, Gallimard.
- ROCHE Christian, 1976, *Conquête et résistance des peuples de Casamance (1850-1920)*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines.
- ROLIS Aline, 2017, « Aline Sitoé Diatta », *Alternatives Non-Violentes*, n° 185, p. 34.
- SILLA Karine, 2020, *Aline et les hommes de guerre*, Paris, Éditions de l'Observatoire.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, 2009, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, trad. J. Vidal, Paris, Éditions Amsterdam.
- TOLIVER-DIALLO Wilmetta J., 2005, « "The Woman Who Was More Than a Man": Making Aline Sitoe Diatta into a National Heroine in Senegal », *Canadian Journal of African Studies*, vol. 39, n° 2, p. 338-360.